

---

## JEAN BRETON

1889-1914

Par **M. P. LORY,**

Sous-Directeur du Laboratoire de Géologie et de Minéralogie.

---

Il a fauché bien des espoirs et qui semblaient des mieux fondés, l'obus allemand qui, le 7 septembre, abattait Jean Breton sur un champ de bataille vosgien.

C'était à l'aube sanglante de la victoire qui sur tout le front allait faire reculer l'envahisseur; chaque jour apportait à Grenoble un lourd contingent de deuils auréolés de gloire : il en fut peu de plus profondément ressentis que la disparition de ce modeste sous-officier, de ce simple étudiant. Rien pourtant ne l'avait encore mis en particulière évidence; mais partout, parmi ses maîtres et ses condisciples de l'Université, parmi ses chefs et ses camarades de l'armée, parmi ses compagnons d'alpinisme, tout comme dans sa famille, on l'appréciait et on l'aimait pour le rare ensemble de ses qualités intellectuelles et morales.

L'affection qui nous unissait de longue date a fait estimer que le soin me revenait de consacrer ces lignes à sa mémoire; mais à l'émotion du souvenir, l'expression fuit ma plume, et je crains de rendre bien mal à mon jeune ami l'hommage qu'il mérite.

Ma pensée se reportait vers lui chaque fois que j'entendais ou lisais l'éloge de cette partie de la jeunesse intellectuelle qui, réaliste et travailleuse, mais ouverte aussi aux grandes pensées et aux nobles espoirs, patriote et chrétienne avec une ferme sim-

plicité, se montrait et se montre si généreusement française. De cette jeunesse, il avait à un tel point la gaie vaillance, le dévouement affable, le sens du devoir, le dédain des snobismes morbides !

Jean Breton était né à Grenoble, le 12 novembre 1889, d'une famille que connaît et estime toute cette partie du Dauphiné. Son grand-père et son père, Jules et Camille Breton, avaient pris une part distinguée au développement de la papeterie du Pont-de-Claix, qui apporta dans la banlieue grenobloise un élément nouveau de prospérité industrielle. Parmi ses onze grands-oncles, Henri avait longtemps appartenu à l'Enseignement supérieur de Grenoble comme professeur à l'École de Pharmacie; Paul, principal gérant de la papeterie, fut jusqu'à sa mort député de l'Isère; le colonel du génie Félix Breton dirigea la construction de la place de Tournoux et plus tard fit, comme premier adjoint, fonctions de maire de Grenoble; Philippe, ingénieur des Ponts et Chaussées, exerça en des directions très diverses une remarquable originalité scientifique : notre connaissance des torrents, par exemple, lui doit d'importants progrès.

Ce milieu, aux fortes traditions d'honneur et d'activité, imprégna Jean Breton d'autant mieux que, si son père mourut dès 1892, sa mère, née elle-même d'une autre branche de la famille, l'enveloppa d'une affection admirablement clairvoyante. Cette chrétienne au grand cœur, dont un de ses jeunes cousins me disait : « Elle est l'autorité morale de la famille », eut, à tout point de vue, sur le développement de son fils la plus forte et la plus heureuse influence.

De santé un peu délicate dans ses jeunes années, il n'entra au Lycée de Grenoble qu'en 1903. Il était en Seconde lorsqu'il vint me demander de l'inscrire à la course que le Club Alpin préparait pour la Pentecôte 1905. L'ascension s'annonçait un peu longue; ne serait-elle pas pénible pour ce collégien fluet ? Mon accueil hésitant fit venir à ses lèvres un léger sourire, — ce fréquent sourire où se montrait son heureux caractère et qui

n'allait jamais jusqu'à être railleur, même quand c'eût été à bon droit, comme ce jour-là. A la descente du Rochail nous savions qu'il y avait en Breton toute l'étoffe d'un alpiniste : courage et résistance, adresse, amour enthousiaste de la grande montagne, dans sa beauté esthétique, dans les problèmes de sa formation et de sa vie, dans les difficultés qu'elle oppose, comme dans les bienfaits de santé physique et morale qu'elle dispense à qui la fréquente. Bon et communicatif, son plaisir en excursions s'accroissait de celui de ses compagnons et des prévenances même qu'il avait pour eux.

L'amour de la montagne, sous ces formes multiples, allait l'amener successivement au Club Alpin et aux sciences naturelles.

Que de « collectives » nous avons faites ensemble, ces neuf années, depuis les excursions de quelques heures jusqu'aux voyages, et des simples promenades jusqu'aux grandes ascensions ! Son égalité d'humeur triomphe des intempéries ; elle accepte ou provoque même les plaisanteries de ses compagnons, par exemple sur ses distractions ou son continuel appétit. Il est de ceux pour qui l'effort trouve en lui-même son plaisir et sa récompense : vienne l'obstacle, on peut compter sur lui. Mais pas de sot amour-propre, et il sait écouter les conseils de la prudence : tel encore le 26 juillet dernier où, placé en tête d'une caravane que la tourmente enveloppe, il renonce délibérément à atteindre la crête, cependant toute proche. Que, rare malheur, un accident survienne, il compte parmi les plus dévoués ; en 1906, déjà, il est de l'équipe qui retire d'un ravin de Chamechaude le corps d'un de nos collègues ; en 1913, roulé par l'avalanche de Polset, il attend que tout le monde se soit dégagé pour me prévenir, du ton le plus calme, qu'il a l'épaule luxée.

Il avait fait la Meije, le Mont-Blanc et bon nombre d'autres grandes cimes.

Bientôt appelé au bureau de la Section de l'Isère du Club Alpin, il s'y montre assidu et zélé ; les jalonnements d'itinéraires, le chalet-skieurs du Recoin, tout comme les excursions,

gardent les traces de son travail. Il comprend la nécessité de la besogne administrative, et que cette forme aride du dévouement n'est pas la moins méritoire.

Le ski attire sa souplesse : lorsqu'en 1907 ce sport reçoit du premier concours international du Club Alpin son essor définitif dans nos Alpes, Breton est au Mont-Genèvre. A plusieurs reprises, il prendra part à des concours ; je le vois encore au Revard, le bras déboîté dans une course de fond, achever le parcours, en dépit de la douleur, pour ne pas empêcher le classement de son équipe.

De bonne heure épris des sciences naturelles, il s'oriente délibérément vers elles à sa sortie du lycée. Ses maîtres, MM. Kilian, Léger et Mirande, l'apprécient hautement. La Géologie a pour ce bon montagnard de particulières attirances, que fortifient encore l'enseignement de M. Kilian, son laboratoire si libéralement ouvert, les excursions qu'il sait rendre d'un si vivant intérêt. Résistance à la fatigue, talent réel de dessinateur et de paysagiste, sagacité peu commune dans l'observation devaient servir notre confrère dans des explorations qu'il rêvait fructueuses et lointaines ; il avait été, depuis le début de 1914, attaché au service de la Carte géologique de France ; l'on peut bien révéler, sans indiscrétion, que M. L. Gentil l'avait inscrit parmi ses futurs collaborateurs au service géologique du Maroc et que sa mère avait courageusement consenti d'avance aux longues séparations que devaient entraîner ces fonctions ambitionnées par le seul fils qui lui restât. Un témoignage typique de l'attrait qu'avait pour Breton notre science est fourni par le fait qu'il avait emporté avec lui la Carte géologique de la région lorraine et qu'elle ne l'a pas quitté durant la campagne.

Jean Breton avait débuté dans les recherches originales par des travaux de Botanique, de Géologie et de Zoologie, présentés pour l'obtention des certificats de licences. En Géologie, il avait étudié une portion de la bordure orientale du Vercors, où les refoulements vers l'intérieur des Alpes atteignent une intensité exceptionnelle, et dressé la carte détaillée des complications qui

résultent de cette disposition tectonique. Les *Annales de l'Université de Grenoble* ont décidé la publication de cette petite monographie qui contient, à côté d'aperçus ingénieux sur les formations torrentielles et glaciaires, une analyse très complète des accidents structuraux de la chaîne du Moucherotte avec l'indication de plusieurs faits entièrement nouveaux. L'intérêt de ce travail, comme celui d'une étude phytogéographique consacrée par le jeune savant au versant occidental du Néron, en justifie amplement l'impression, qui permettra de faire profiter les naturalistes locaux de quelques-unes des observations qu'avait réunies notre ami dans sa trop courte carrière.

En attendant le moment où une désignation officielle lui permit d'aborder la Géologie marocaine et au moment où les événements sont venus interrompre son activité scientifique, Breton avait commencé l'analyse de la faune hauterivienne récemment découverte au Muret par MM. Caillat et Dunant. Il comptait par cette étude, qui est restée inachevée, se familiariser avec la paléontologie de détails et acquérir ainsi une expérience qui rendrait plus productives ses campagnes africaines.

Bien servir la France était un des grands désirs de notre ami. Il fut au 140<sup>e</sup> de ligne, de 1911 à 1913, un soldat d'élite. Promptement il s'était attiré l'affectueuse estime de son capitaine, M. de Vanssay, qui devait faire à Chaulnes la fin d'un héros. Gradé remarquable, il obtint à sa sortie le brevet de chef de section.

La mobilisation fit accourir le sergent Breton, plein d'une ardeur et d'une confiance patriotiques qui, d'ailleurs, ne lui masquaient pas la grandeur des dangers auxquels il marchait. Grave et ferme, son visage reflétait ces sentiments quand je le saluai à son départ.

La campagne des Vosges, bientôt rude pour son régiment, lui laisse sa courageuse égalité d'âme : ses lettres et maint témoignage nous l'attestent. Même sa bonne humeur reste entière durant les combats qui ouvrent au 14<sup>e</sup> corps l'entrée de l'Alsace. Un jour, sous la fusillade allemande, on a fait coucher sa compagnie ; « comme cela durait longtemps », écrit-il à sa mère, « et que le paysage était joli, j'ai fait une aquarelle. »

Mais ce sont ensuite des jours plus sombres. L'aile droite de l'armée de Lorraine ensanglante de sa défensive opiniâtre les collines de Saint-Dié. Chefs et camarades tombent autour de Breton qui s'attriste. Il ne s'en distingue pas moins dans le commandement d'une section, et il est proposé pour sous-lieutenant quand, le 7 septembre, à l'un des combats de la Croix-Idoux, une balle l'abat, le genou brisé.

La blessure, au premier moment, ne semble pas trop grave; lui-même, tandis qu'on l'emporte, dit à ses hommes : « Au revoir, dans un mois ! » Mais quand, le lendemain, le convoi atteint Bruyères, la plaie est déjà gangrenée; à l'hôpital permanent, où de suite il est l'objet de soins excellents, l'amputation de la cuisse est jugée la seule chance d'arrêter le mal. Epreuve doublement affreuse pour un alpiniste ! Notre ami l'accepte en songeant à sa mère et à sa sœur, auxquelles il s'efforce même de la présenter comme un malheur léger dans une lettre émouvante d'amour filial et de résignation chrétienne.

Il a reçu les sacrements avec ferveur et renouvelé le sacrifice de sa vie pour la France. La sérénité de son courage fait l'admiration de tous, durant deux jours d'une attente que délicatement s'efforcent d'alléger les Sœurs de Saint-Charles, les Dames de la Croix-Rouge et un parent officier qu'une mission amène à Bruyères. Le 10, Breton est si faible que pendant l'opération on ne peut pas l'endormir complètement; il n'a pas une plainte, mais le moral est seul à résister encore et, le 11 septembre, il expire doucement.

Maintenant il repose à Bruyères, au milieu des braves, en l'une de ces tombes que fleurissent des mains pieuses et qu'aurole, radieux, les espoirs chrétiens. C'est dans ceux-ci et dans leur amour pour la France que la mère et la sœur de Jean Breton puisent, en leur douleur extrême, un courage devant lequel s'inclinent, en s'associant à leur deuil, les Laboratoires de Sciences Naturelles de l'Université de Grenoble, la Société Géologique de France et le Club Alpin Français, unis aux compagnons d'armes du vaillant soldat.

---